

*Les conditions de l'expression et du recueil
d'une parole des plus pauvres*

par Jean-Claude Caillaux
La Pierre d'Angle

Un jour Jésus s'assied dans une des salles du Trésor.
Il est devant un des treize tronc qui sont dans le Temple pour recueillir les dons des fidèles.

Il s'assied, prenant la posture de celui qui enseigne,
la posture du maître face à des disciples.

Et le texte (Mc 12) précise qu'il regarde, qu'il contemple (*eqewrei*) la foule.
Plus précisément qu'il contemple comment la foule met l'argent dans le tronc.

Il regarde comme pour écouter ceux qu'il a devant lui.
Il n'est pas là tant pour enseigner
que pour se laisser dire par les autres ce qu'il faut entendre.
Il voit d'abord de nombreux riches mettre beaucoup d'argent dans le tronc.
Puis voici que vient une femme, veuve et pauvre, qui donne deux piécettes, d'une valeur dérisoire.

A partir d'elle Jésus va enseigner ses apôtres :
la pauvre femme a donné davantage que les autres,
car elle a donné, à partir de sa misère, tout ce qu'elle avait, tout ce qu'elle est.
Préfiguration du don que Jésus fera de lui-même.

Jésus sait voir et entendre ce que disent les gestes et les attitudes.

Dans le Premier Testament comme dans le Nouveau,
il est quantité de porteurs inconnus de la Parole,
révélateurs de l'identité de Dieu,
et pourtant réduits au silence, parce que trop faibles.

En cette femme, pauvre, veuve et seule,
Dieu se donne à connaître.
Car elle ressemble au Père qui donne tout ce qu'il est en donnant son Fils.

Les gens invisibles, ou insignifiants pour les autres,
appellent nos yeux pour voir et nos oreilles pour entendre,
car ils mettent en lumière des choses que nous ne savions pas.

« *Les conditions de l'expression et du recueil d'une parole des plus pauvres.* »
Tel est le sujet que l'on m'a demandé de traiter.

Je ne parlerai qu'à partir de mon expérience :
ou plutôt à partir de ce que, *après coup*, j'ai compris de ma démarche.

Je parle à partir de l'animation de quelques groupes
dont l'objectif était de parvenir à la rédaction d'un ou plusieurs textes.
Ce fut l'expérience avec le groupe « *Place et parole des pauvres* »,
qui a préparé le rassemblement de *Diaconia 2013*, à Lourdes.
Et aussi avec quelques groupes de *La Pierre d'Angle*.

Quelqu'un d'autre aurait sans doute fait autrement que je n'ai fait.
Ce qui veut dire que je n'absolutise pas.
Je ne généralise rien.
Je n'en tire aucune méthodologie contraignante.
Tout au plus de quoi réfléchir pour permettre aux uns et aux autres
de peut-être améliorer la route empruntée.

Je disais que je m'étais rendu compte « après coup » de la route que j'avais prise.
On me dira que j'ai eu tort de ne pas avoir de plan,
de ne pas réfléchir à la méthode avant,
de ne pas avoir imaginé les divers sentiers
par lesquels on pouvait ouvrir la parole.

On peut en effet le dire, mais c'est un fait que ce n'est pas ce que j'ai fait.
J'étais avec des personnes qui étaient d'accord pour réfléchir ensemble,
mais pour ma part, je n'avais rien prévu.

J'ai pris les personnes telles qu'elles étaient
et nous avons avancé les uns *avec* les autres,
les uns *par* les autres, les uns *à partir des* autres.

Disons que j'ai simplement fait mon chemin comme on marche...
Avec seulement quelques règles, comme on garde avec soi quelque viatique.
Des règles rappelées au début de chaque rencontre.

- Ne pas parler tous en même temps.
- Ne pas couper la parole.
- Ne pas contredire quelqu'un, ou ne pas s'affirmer par opposition,
mais dire simplement ce que l'on pense.
- Prendre soin de la parole de celui qui a le plus de mal à s'exprimer,
et donc lui donner la priorité.
- La parole des autres ne nous appartient pas :
cela nous engage à la discrétion.
Ce qui sera public, c'est le texte qui sera rédigé,
mais pas l'échange entre nous, qui restera confidentiel.

Voici maintenant quelques balises, formalisées après coup.
Il y en aura dix.

1. Il s'agit tout d'abord, de travailler en soi-même deux convictions :

- tout être humain a une pensée ;
- nous avons à apprendre des plus pauvres.

Il ne s'agit pas de recueillir le témoignage des pauvres,
ni de mieux comprendre ce qu'ils vivent afin d'affiner telle ou telle décision prise,
mais de nous laisser affecter par leur parole,
c'est-à-dire de laisser ébranler nos intelligences,
laisser déconstruire nos préjugés
et permettre à la pensée, au point de vue des très pauvres,
de ré-instruire de l'intérieur nos manières de voir
les êtres humains et le monde, et Dieu lui-même.

Les pauvres ne sont pas d'abord une opportunité pour la pensée des autres.
Ils sont les auteurs d'une pensée.

Il ne s'agit pas d'abord de leur donner de raconter ce qu'ils vivent,
et de laisser à d'autres le soin de l'interpréter.

Il s'agit bien d'apprendre d'eux.

Des maîtres à penser, à penser autrement.

Parce que nous penserons à partir d'un autre point de vue.

2. Faire attention à celui qui a le moins de moyen dans le groupe.

Le mettre au cœur de la démarche et de la réflexion.

C'est à partir de lui que nous allons avancer, à son rythme.

C'est lui qui nous permettra, au fur et à mesure, d'évaluer la marche du groupe,
et de rectifier les manières de faire, de préciser les points d'attention.

Mais pourquoi donc vouloir mettre au cœur de nos démarches
celui qui peut le moins,

qui est le moins habilité à donner son avis,

qui apparemment a le moins d'idées ?

Pourquoi vouloir le considérer comme source, comme moteur, -

source et moteur de nos pensées, de nos projets, de nos réalisations ?

C'est que mettre le plus petit à la base, au fondement,
c'est se donner quelque chance
que la parole ne sera refusée à personne.

Le plus faible et le plus enfermé comme garant de l'exhaustivité.

Car « *la priorité aux plus pauvres se place au point de départ,
elle n'est jamais acquise chemin faisant¹* ».

3. Prendre le temps de la confiance

Une confiance qui se *construit* autant qu'elle *se reçoit*.

Ce qui contribue à la confiance, c'est d'être très au clair avec ce que l'on fait.
Que chacun sache ce qu'il vient faire dans ce groupe.
Pour quelle raison, pour quel objectif.

Pour que la confiance se construise, puisse naître,
il ne faut pas se précipiter sur le sujet que l'on a décidé de traiter.
Mais prendre le temps d'écouter ce que vivent les participants.
Les rencontrer en ce qui fait leur vie réelle, concrète.

Même lorsque nous n'avions que peu de temps pour élaborer un texte,
parce que les délais étaient trop courts,
j'ai toujours laissé le temps pour que chacun puisse dire
ce qui l'habitaient aujourd'hui :
par exemple, à partir de la lecture d'un psaume, choisissez un mot ou une phrase
qui vous parle aujourd'hui, et si vous le souhaitez dites pourquoi.

C'est toujours un temps où le groupe réalise qu'il y a
des rythmes de vie et de souffrance à respecter.

C'était pour moi une priorité :
on ne peut pas échanger librement
si l'angoisse est trop lourde, si l'obscurité vous entoure trop !

4. Ne pas chercher de **tracé préalable**.

Je l'ai déjà dit, je n'avais pas dressé de carte,
où la topographie permet de savoir à l'avance
les écueils ou les passages plus faciles.

J'étais simplement en état de veille.
 Veiller à ce qui va survenir.
 Laisser s'ouvrir les chemins de traverse
 ou au contraire les détours :
 pour cela ne pas être obnubilé par le sujet à traiter.

Dans une rencontre sur « *Créer de la richesse* »,
 si je n'avais pas laissé parler, apparemment hors sujet,
 jamais il n'y aurait eu de développement sur le pardon.
 J'aurais pu remettre sur le droit chemin...,
 en rester à la richesse à créer...
 Mais précisément la parole qui se disait
 c'était que la richesse que nous avons à créer, c'est accorder le pardon.
 Il n'y a pas de droit chemin,
 ou pour le dire avec le poète :
 « *Il n'existe pas de pont,
 seulement l'eau qui se laisse traverser*². »

S'avancer sur la route en renonçant à vouloir contrôler la parole.
 Il faut laisser venir.

Imaginez. Une quinzaine de personnes sont rassemblées.
 Pour échanger sur un sujet.
 Que faire ? Comment faire ?

Simplement l'attention à ce qui vient.
 L'écoute qui rend possible à celui qui est ainsi écouté
 de s'entendre lui-même
 et de laisser émerger sa propre parole,
 de laisser venir au monde une pensée.
 C'est ainsi que les uns par les autres, une pensée advient.

Imaginez encore que le thème à traiter soit la joie
 (c'était effectivement le thème en août dernier à Lourdes,
 pour préparer l'intervention de la session de théologie pratique de Nevers en
 décembre prochain).

Après avoir donné les quelques règles de tout à l'heure,
 je pose deux questions, pour situer le sujet de notre échange :
Qu'est-ce que c'est, pour vous, la joie ?
A quoi ça vous fait penser, à partir de votre vie telle qu'elle est ?
 Marie-France dit quelque chose, puis Marcel, encore Marie-France,
 puis Cecilia, Alain, Christian,
 encore Marcel, et ensuite Laurence, et Thierry...
 Et voici qu'un fil se découvre, plusieurs fils les uns après les autres,
 des fils qui peu à peu se tissent,
 des fils qui nous conduisent.

Voilà, c'est ça : des fils qui nous conduisent.
 Il ne me semble pas devoir tisser les fils entre eux...
 Ma responsabilité n'est pas de tirer sur un fil plutôt que sur un autre.
 La trame se fait toute seule...
 Il me faut simplement être là,
 garant que chacun peut parler, que chacun est écouté,
 que chacun est attendu et espéré, que chacun est respecté.

Il faut laisser le groupe se frayer une voie et une voix,
 la laisser venir au jour cette voix(e), c'est-à-dire naître.

Ce que nous avons fait, dans les différents groupes,
 rencontre après rencontre,
 nous a appris ce que nous cherchions.
 « *Le chemin se fait en marchant* », comme dit Antonio Machado³.

« Toute partance est hasardeuse, ouverte à l'imprévu.⁴ »
 Et si on a une méthode trop précise
 on risque de s'enfermer,
 et de n'être plus en alerte face à ce qui survient,
 face à l'imprévu, à l'imprévisible, à l'inespéré.
 Il faut que l'animateur puisse saisir et suivre au fur et à mesure
 les avenues qui s'ouvrent.
 C'est ça la difficulté : il ne faut pas que l'animateur ait trop d'idées derrière la tête.
 Sinon il va trop induire la réflexion du groupe.
 Il risque fort de la téléguider.

Car, nous avertit le père Joseph Wresinski, « *les instruits se laissent emporter par leurs propres idées, ils finissent toujours par penser à la place des autres*⁵ ».
 Ou bien dans les mots d'Hannah Arendt,
 « *ils se laissent prendre au piège de leurs propres constructions.*⁶ »

Le seul préalable, encore une fois, mais il est de taille,
 est que j'avais la conviction que la parole
 de ceux qui cumulent ou ont cumulé toutes les difficultés
 devait être *mise au centre*.
 Je considérais que le savoir d'expérience avait une valeur spécifique,
 que l'expérience de ceux qui subissent la misère
 avait une fonction révélatrice,
 une capacité d'éclairer autrement le mystère de Dieu, du monde et des êtres humains.
 Que la parole des plus pauvres était à la fois source et moteur,
 source de révélation et moteur de transformation.
 « *Ce que tu as caché aux sages et aux instruits,
 tu l'as révélé aux tout petits* » (Mt 11 25).

C'était aller où nous n'aurions pas imaginé aller,
 et s'apercevoir, peu à peu, mais surtout après coup, que là était le chemin.
 C'est ce qu'il fallait faire.
 J'en ai été le premier surpris.

5. Dans un groupe, donner la priorité au plus pauvre et au plus faible.
 Ce sera lui la mesure.
 Pour être sûr que *tous* puissent s'exprimer,
 il faut être attentif à celui qui a le plus de mal à s'exprimer.

Comment faire ?
 Lui donner la priorité, en lui donnant la parole, - pas nécessairement en premier.
 Mais faire attention à ce qu'il puisse parler.
 S'il ne demande pas la parole, la lui proposer.
 Sans insister.
 Il faut créer une sorte de connivence avec ceux qui n'osent pas parler.

Mais il n'y a pas de méthode pour faire parler le plus timide ou le plus enfermé...
 Il y a là quelque chose qui est de l'ordre de l'expérience spirituelle :
 Celui qui a le moins de moyens est *attendu*,
 je compte sur lui,
 je considère sa contribution comme nécessaire à l'avancée de la pensée du groupe.

« *Parle, toi aussi,
 parle le dernier à parler,
 dis ton dire.
 Parle⁷* », écrit tragiquement Paul Celan.

Bien sûr les choses ne sont jamais simples.
 Le groupe doit aussi travailler sur lui-même
 pour faire place à celui qui a plus de difficultés parmi ses membres.

6. L'écoute.

Qui écoutons-nous ?
 Rappelez-vous les apôtres qui rabrouent les petits enfants,
 ou la foule qui veut faire taire l'aveugle Bartimée...

Comment écoutons-nous ?
 En inventant le sens que nous voulons percevoir,
 nous nous bouchons les oreilles...

Le risque, c'est d'écouter avec nos idées,
 ou que nos oreilles obéissent à nos esprits⁸.

Ecouter pour entendre.

Et pour entendre vraiment, il faut **s'attendre à entendre** quelque chose, et croire qu'il y a quelque chose à entendre.

Etre dans l'ouverture de l'attente et la capacité de recevoir.

Il s'agit d'une quête qui, paradoxalement, ne peut que se recevoir.

Comme le dit Christian de Chergé :

« *On finit toujours par rencontrer l'autre au niveau où on le cherche.*⁹ »

« *Les personnes que nous rencontrons*

ne se sentiront appelées à s'exprimer

que si les gens en face d'elles

croient profondément à l'importance de leur parole, pour eux.

*Elles diront l'essentiel à ceux qui le considèrent essentiel pour eux-mêmes.*¹⁰ »

Il n'est pas si simple d'écouter et d'entendre.

En effet le service qui aide, qui soutient et secourt

s'appuie sur nos forces, nos capacités, nos talents à trouver des solutions.

A l'inverse, on ne peut écouter et entendre (comprendre)

qu'en reconnaissant ce que nous avons en nous de fragile.

Alors de notre propre fragilité jaillit comme des antennes capables d'aller au-delà des apparences.

Et de ce mouvement, de cette dynamique,

jaillira pour le plus pauvre la capacité de parler.

Autre chose sur l'*entendre*.

Pour pouvoir entendre quelqu'un, il faut le *rencontrer*.

Ecouter, c'est bien, mais on n'entend pas *n'importe qui*.

Il faut le connaître,

ou du moins avoir déjà fait un bout de chemin pour le mieux connaître.

« *Nous ignorons la secrète chance*

qui veille au cœur brûlant

*de chaque rencontre.*¹¹ »

L'animateur n'est pas neutre dans un groupe de personnes en situation de précarité.

Pour que ces personnes

puissent parler et défendre leur point de vue

dans un groupe plus vaste (en Eglise, dans des commissions où elles sont en minorité, voire même en majorité),

elles doivent être soutenues et encouragées par un animateur

qui connaît ce que vivent les personnes,

leur expérience de vie, l'expérience de leur milieu, qui est *de leur côté*.

Il peut arriver que des personnes interrogent d'autres personnes en ignorant tout de leurs conditions d'existence.
 Si vous ne savez pas que tout l'esprit d'une future mère est de penser qu'on va peut-être prendre son bébé dès le sortir de son ventre, il y a bien des choses que vous ne comprendrez pas.
 Il faut apprendre peu à peu à « *entrer dans le contenu du désespoir* », et aussi « *dans le contenu du courage et de la foi*¹² » des gens.

Nécessité d'une « connaissance pour entendre ce que disent les gens. Par exemple Marc et Brigitte ont vécu l'un et l'autre des enfances très difficiles, avec de très fortes blessures. Ils en ont parlé à Maryvonne. Lors d'une rencontre du groupe de Paris de La Pierre d'Angle, ils partagent, mais sans dire ces blessures. Mais ils savent que Maryvonne sait. Et Maryvonne constate qu'un témoin extérieur ne pourrait comprendre la profondeur de champ de ce qu'ils disent. L'interprétation est évidemment libre... Mais elle doit être contextualisée. Deux points de vue :
 celui qui sait à partir d'où les personnes parlent ;
 celui qui ne sait pas.
 Chacun engendre une interprétation différente.

Il ne suffit pas d'avoir un corpus pour qu'il livre son secret...
 Car, nous prévient le père Joseph Wresinski :
*« le chercheur se trouve là devant un champ de connaissance dont il n'a pas les moyens de se rendre maître. Il se trouve en quelque sorte face au jardin secret des plus pauvres. Nul ne peut entrer, à moins de changer de situation de vie pour être en mesure de faire parler les plus défavorisés en confiance et de comprendre ce qu'ils disent. Tel qu'il est, le chercheur n'a pas les moyens de s'emparer du contenu de ce jardin secret, mais aussi et surtout, il n'en a pas le droit*¹³. »

Il y a un autre danger à éviter :
 celui d'entendre à partir de l'interprétation qui est toute prête à interpréter.
 On se trouve dans l'auberge espagnole, où l'on trouve ce qu'on avait amené.

C'est, pour l'écoute, tout le contraire.
 Et c'est inconfortable,
 parce que c'est souvent l'inattendu qui survient.
« Et une fois l'inattendu survenu, il faudrait être capable de réviser nos idées,

*plutôt que de faire entrer au forceps
le fait nouveau dans la théorie incapable de vraiment l'accueillir¹⁴. »*

Écoutons l'historienne Arlette Farge :

*La parole des gens est « un morceau de savoir qui ne s'annexe pas mais dérange.
Il n'est pas simple de se défaire du trop-plein d'aisance à lui trouver du sens ;
pour pouvoir la connaître [cette parole], il faut la désapprendre,
et non croire la reconnaître dès la première lecture¹⁵. »*

Et encore : Il y a une « façon insensible mais réelle qu'a l'historien
de n'être attiré que par ce qui peut conforter ses hypothèses de travail décidées à
l'avance¹⁶. »

Voilà bien les pauvres que l'on écoute, dont on dit qu'on les comprend,
mais « selon un système, une 'grille de lecture' qu'on leur applique,
implacablement ; leur parole propre n'est jamais entendue, elle est même traduite
d'avance¹⁷. »

7. On n'est pas dans la plainte.

C'est normal de dire ce qui ne va pas, de dire comment la vie est difficile.
Plus la vie est difficile, plus la plainte est ressentie comme nécessaire,
et il faut que l'animateur fasse attention
que le groupe ne s'enferme pas dans la plainte,
et que lui-même ne s'enferme pas dans une trop grande attention à la plainte,
ni dans une trop forte compassion.

La plainte fait naître la plainte.

Attention ! Un tel groupe n'est pas un groupe de parole, thérapeutique ;
c'est un groupe de réflexion, un groupe où on travaille.

Sinon l'écoute que j'ai de l'autre tombe dans une sorte de « voyeurisme de l'oreille »,
comme dit Fred Poché :

je cherche, fut-ce inconsciemment, à ce que l'autre m'en dise toujours plus.

8. Ce n'est pas un groupe de catéchèse, pas un groupe d'enseignement.

Evidemment l'animateur peut de temps en temps faire référence à un texte (de
l'Écriture notamment),
donner une précision sur le sens de tel ou tel mot.

C'est normal et nécessaire,
mais ce n'est pas un endroit où on explique
ce que sont les sacrements ou l'Église, etc.
Ce n'est ni un groupe biblique, ni une catéchèse.

Il s'agit d'un groupe où laisser émerger une pensée.

Ce qui exige un peu de retenue et de discrétion
de la part de ceux qui pensent avoir la charge de l'orthodoxie ou de l'enseignement.

9. Attention à ne pas rectifier ce que disent les membres du groupe.

On n'est pas là pour que la pensée soit juste à tout prix :
on est là pour avancer ensemble.
On est là pour apprendre ensemble.

Des rectifications se font dans le groupe, mais les uns par les autres ;
il y a une forme d'équilibre qui se met en place par les interventions qui se succèdent.

Il faut éviter un double écueil :

soit traduire la parole des pauvres en notre propre langage ;
soit absolutiser telle ou telle formulation sous prétexte qu'elle vient du
monde des exclus.

10. Un dernier point.

N'oublions pas que l'objectif essentiel c'est **la destruction de la misère**.
Il s'agit de transformer les situations,
de donner la vie à ceux que nous connaissons,
de leur rendre l'existence et la paix, dans la justice.

L'objectif premier et essentiel, c'est la destruction de la misère.

Une des routes pour cette destruction,
c'est que les personnes en situation de précarité aient leur place dans l'Eglise,
la place qui doit être la leur,
et que, de cette place, ils puissent avoir une parole,
une parole qui soit la leur.
Et que cette parole soit entendue,
pour que, *à partir d'elle*, nous en soyons transformés.

L'objectif n'est pas de concevoir un nouveau corpus :
le corpus venant de personnes en situation de précarité,
qui va permettre aux chercheurs de travailler à partir de situations qu'ils ignorent.

En conclusion.

« Le plus pauvre des pauvres a de la ressource si on lui permet de prendre sa place parmi nous¹⁸ », si on l'entend après l'avoir écouté.

« Si l'on écoutait, on pourrait entendre l'inouï : le 'pas encore entendu', qui nous concernerait dans ce qui nous est essentiel, fondamental et créateur. (...) Et c'est là que réside le lieu de l'Évangile¹⁹. »

Mais pour l'écouter, et l'entendre, s'attendre à l'entendre, il nous faut faire un détour...
Alors nous ne pourrions plus nous en détourner.
Songez à Moïse (cf. Ex 3, 3).

-
1. Père Joseph Wresinski, *Les pauvres sont l'Eglise*, Paris, Le Centurion, 1983, p. 121.
 2. René Char, *Recherche de la base et du sommet*, Gallimard, coll. « Poésie », 1971, p. 57.
 3. Antonio Machado, « Proverbes et chansons, XXIX », dans *Champs de Castille*, Paris, Gallimard (Coll. Poésie), 1980, p. 205.
 4. Sylvie Germain, *Mourir un peu*, éd. Embrasures, 2010, p. 21.
 5. Père Joseph Wresinski, *Les pauvres sont l'Eglise*, op. cit., p. 104.
 6. Hannah Arendt, *La Tradition cachée*, Paris, Christian Bourgois, 1987, p. 238.
 7. Paul Celan, cité par Claude Vigée, *L'héritage du feu*, Paris, Mame, 1992, p. 35.
 8. Sur ce point, voir Boris Cyrulnik et Edgar Morin, *Dialogue sur la nature humaine*, La Tour-d'Aigues, L'Aube poche, 2010, p. 30-31.
 9. Cité dans John Kiser, *Passion pour l'Algérie. Les moines de Tibhirine*, Nouvelle Cité, 2006, p. 105.
 10. Père Joseph Wresinski, *Les pauvres sont l'Eglise*, op. cit., p. 220.
 11. Alain Suied, « Actes de Présence », cité par Sylvie Germain, *Mourir un peu*, op. cit., p. 29.
 12. Père Joseph Wresinski, *Ecrits et paroles*, I, Paris/Luxembourg, éd. Quart Monde/St Paul, 1992, p. 46.
 13. Père Joseph Wresinski, *Refuser la misère*, Paris, éd. du Cerf, 2007, p. 59.
 14. Edgar Morin, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Le Seuil/Unesco, 1999, p. 12.
 15. Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, Le Seuil (coll. « La librairie du XXe siècle »), 1989, p. 90.
 16. Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, op. cit., p. 91.
 17. M. Bellet, *La seconde humanité*, Paris, DDB, 1993, p. 75.
 18. M. Kesteman, cité par Eienne Chomé, « La diaconie : un bain évangélique de jouvence à notre solidarité ? » *NRT*, 132/2 (2010).
 19. M. Bellet, *Un trajet vers l'essentiel*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 134.